L'apport des récits de voyageurs à la connaissance du territoire et du site d'Apamée-Kibôtos

Claire Barat

▶ **To cite this version:**

Claire Barat. L'apport des récits de voyageurs à la connaissance du territoire et du site d'Apamée-Kibôtos. L. Summerer; A. Ivantchik; A. von Kienlin. Kelainai-Apameia Kibotos. Développement urbain dans le contexte anatolien, Éditions Ausonius, pp.117-133, 2011. hal-03663962

HAL Id: hal-03663962
https://uphf.hal.science/hal-03663962

Submitted on 22 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Kelainai–Apameia Kibotos : Développement urbain dans le contexte anatolien

Actes du colloque international Munich, 2-4 avril 2009

sous la direction de

Lâtife Summerer, Askold Ivantchik, Alexander von Kienlin

AUSONIUS ÉDITIONS
– Kelainai I –
Bordeaux 2011

L'APPORT DES RÉCITS DE VOYAGEURS À LA CONNAISSANCE DU TERRITOIRE ET DU SITE DE KÉLAINAI-APAMÉE KIBÔTOS

Claire Barat

Introduction

L'importance des récits de voyageurs dans la connaissance archéologique d'un site et d'un territoire a été reconnue par le monde de la recherche, surtout depuis les travaux de Louis Robert dans son ouvrage *À travers l'Asie mineure. Poètes, prosateurs, monnaies grecques, voyageurs et géographes*[1]. Les voyageurs, en dehors de l'aspect exotique, pittoresque, ethnographique ou romantique de leurs récits, ont pu parfois identifier des sites antiques (par le recoupement des sources littéraires, qui sont en général connues à la perfection par les voyageurs, et par le témoignage des habitants), décrire des vestiges en ville ou à la campagne, publier des inscriptions et des monnaies inédites (le goût des antiques amène parfois les voyageurs à faire des achats aujourd'hui interdits) et surtout produire des cartes et des gravures, qui sont extrêmement utiles à l'archéologue contemporain en raison de l'évolution du paysage urbain et rural en Turquie ces cinquante dernières années.

Présenter l'apport des récits de voyageurs à la connaissance du site et du territoire de Kélainai-Apamée Kibôtos implique donc d'identifier les voyageurs qui se sont non seulement rendus en Phrygie, mais plus spécialement dans la région de l'actuelle ville de Dinar. Le récit de voyage étant devenu un genre littéraire très apprécié au XIX^e^ s., nous devons ici témoigner de notre dette envers les compilateurs de cette époque, qui n'ont pas hésité à publier des listes exhaustives des voyageurs étrangers passés en Turquie : par exemple, G. Boucher de la Richarderie, qui a publié une *Bibliothèque universelle des voyages* en 1808[2], Vivien de Saint-Martin, qui dans sa *Description historique et géographique de l'Asie Mineure*, a consacré plus de trois-cents soixante pages à présenter, résumer et commenter les récits de tous les voyageurs étrangers passés en Turquie du XVI^e^ s. à 1850 (Vivien de Saint-Martin publie en effet son ouvrage en 1852). La fin du XIX^e^ s. est surtout marquée par les avancées de la science géographique et c'est pour cela que les compilations concernent ce domaine, comme par exemple celle de L. Lanier, *L'Asie. Choix de lectures de géographie accompagnées de résumés, d'analyses, de notices historiques, de notes explicatives et bibliographiques*[3].

Le voyage en Orient, même s'il s'agit d'un genre littéraire qui prend de plus en plus d'importance au XVIII^e^ s., n'est pas un voyage d'exploration de terres vierges. Les voyageurs ont rarement l'unique fonction d'explorateurs et c'est souvent une raison politique, diplomatique ou commerciale qui les a amenés à faire le voyage, même si, à partir de la seconde moitié du XIX^e^ s., de grandes missions scientifiques peuvent être financées par les gouvernements européens soucieux de mieux connaître l'Empire ottoman. Les voyageurs étrangers dans l'Empire ottoman se rendent en général à Istanbul,

1. Robert 1980 ; pour la mer Noire, voir Rémy 1990 et 2004 ; pour la Pérée rhodienne, voir Bresson 1991, 21-31 ; pour les hautes terres de Carie, voir Descat 2001, 21-22.
2. Boucher de la Richarderie 1808.
3. Lanier 1889.

sur la côte égéenne et dans les îles (surtout en Troade et en Ionie) et lorsqu'ils se rendent en mer Noire, c'est souvent dans le but de rejoindre la Perse[4]. En proportion, le nombre de voyageurs qui s'aventurent à l'intérieur du plateau anatolien est plus modeste. La Phrygie, du moins avant la seconde moitié du XIX^e^ s., n'est pas un but de voyage en soi, mais plutôt une étape pour des voyageurs qui empruntent les routes caravanières et qui se rendent souvent en Syrie.

Une région peut attirer les voyageurs en raison de vestiges prestigieux ou d'un voyageur ayant eu un joli succès de librairie et ayant fait des émules. En Phrygie, il faut attendre le XIX^e^ s. et la découverte du Monument de Midas, pour que la région ait un attrait archéologique pour les voyageurs[5].

Dans cet article, nous nous demanderons ce qu'il en est pour les voyageurs à Dinar et dans sa région. Dans une première partie, nous verrons que la région de Dinar a été évitée par les voyageurs (malgré quelques tentatives de visites avortées) jusqu'au début du XIX^e^ s., puis dans une seconde partie, l'œuvre fondatrice du Révérend Arundell dans les années 1830, et enfin, dans une troisième partie, nous étudierons les deux monographies de référence sur Dinar, à savoir celles de Gustav Hirschfeld (1875) et de Georg Weber (1892).

Une région évitée par les voyageurs jusqu'au début du XIX^e^ s.

Dinar étant la ville moderne qui se trouve à l'emplacement de la prestigieuse cité d'Apamée et de la non moins prestigieuse cité phrygienne de Kélainai, on aurait pu penser que les voyageurs étrangers, lettrés et nourris de textes antiques, auraient voulu voir les vestiges de la cité où passa Alexandre le Grand dans sa route vers Gordion et surtout où la paix d'Apamée, qui entérinait le retrait des Séleucides d'Asie Mineure, fut jurée en 188. Or, jusqu'au début du XIX^e^ s., il n'en est rien et les voyageurs semblent même méconnaître le lieu de l'antique Apamée de Phrygie, à l'exemple d'Ibn Battuta, qui s'est contenté de visiter Burdur et Isparta[6].

L'étude des itinéraires de voyageurs aux XVI^e^ et XVII^e^ s. dans les travaux de Stéphane Yerasimos[7] montre que la ville de Dinar est systématiquement ignorée au profit des villes voisines d'Afyonkarahisar, de Burdur et d'Isparta (fig. 1). Cela s'explique par le fait que les voyageurs empruntent les routes caravanières et que celles-ci ne passent pas par la vallée de Dinar. Pour un voyageur arrivant du nord et faisant étape à Afyonkarahisar, l'étape suivante est généralement Konya[8]. Pour un voyageur remontant la vallée du Méandre[9] et s'arrêtant à Denizli, l'itinéraire peut partir vers le sud vers Antalya ou au contraire continuer vers l'est en direction d'Isparta, mais là encore la région de Dinar est évitée et Isparta est rejointe par le sud, en contournant le lac de Burdur. Même s'il existe aujourd'hui une route nationale nord-sud reliant Afyonkarahisar à Dinar, jusqu'au XIX^e^ s., il ne s'agissait pas d'un chemin très emprunté et les voyageurs qui se rendaient d'Afyon à Isparta empruntaient la route qui longeait le lac d'Eğirdir. On peut donc parler d'un véritable enclavement de la vallée de Dinar, le lieu étant jusqu'au XIX^e^ s. un simple village et non une ville.

Le premier voyageur à passer dans les environs de Dinar est le voyageur anglais Richard Pococke, membre de la société royale et de la société des Antiquités de Londres[10]. Il effectue ce

4. Barat 2005, 169-174.
5. Fiedler 2003, 33-35.
6. Defrémery & Sanguinetti 1969, 265-266.
7. Yerasimos 1991.
8. Ainsi Bertrandon de la Broquière en 1432 (Yerasimos 1991, 106-107), le marchand Basile en 1466 (*Ibid.*, 113). Haydar Çelebi en 1515 (*Ibid.*, 132-134), Abu al-Barakat Muhammad al-Din al Ghazzi en 1530 (*Ibid.*, 170), Nasuhü's-Silahi (dit) Matrakçi en 1534 (*Ibid.*, 183), Pierre Belon en 1548 (*Ibid.*, 205-207), Melchior von Seydlitz en 1557 (*Ibid.*, 245-246).
9. Comme Michele Membré en 1539 (Yerasimos 1991, 196-197).
10. Pococke 1772.

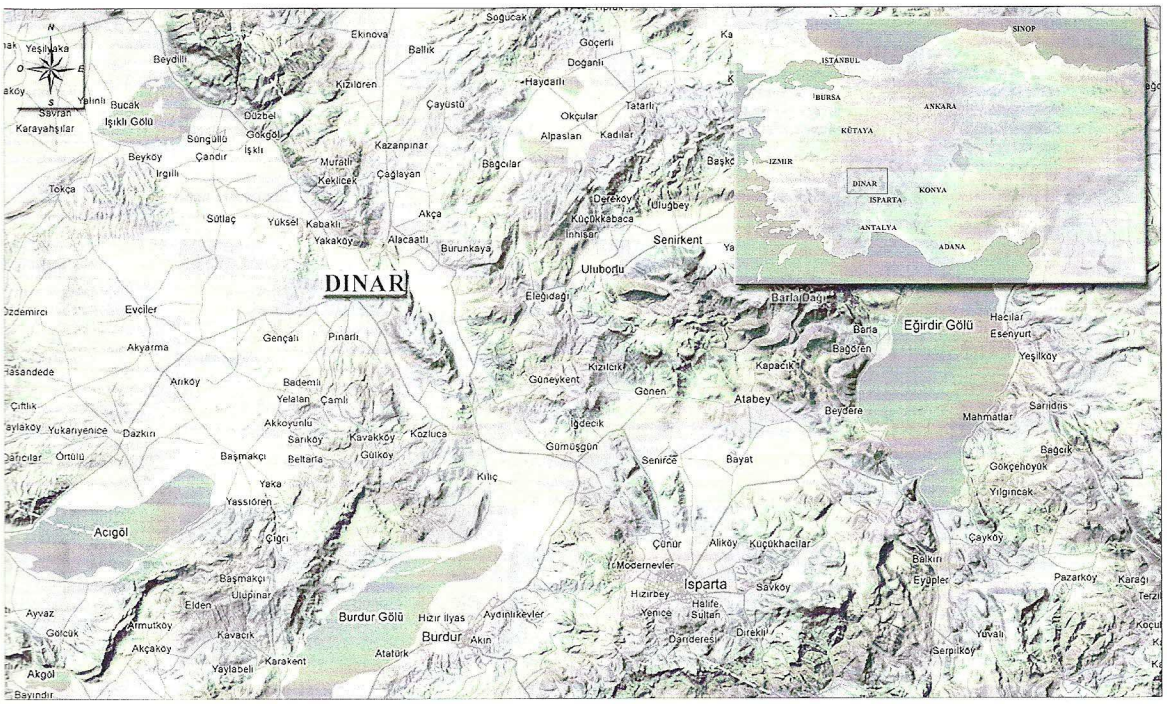


Fig. 1. Région de Dinar (cartographie J.-F. Pichonneau).

voyage en 1739[11] : il débarque à Smyrne et visite la Carie. À l'occasion d'un second voyage, il remonte la vallée du Méandre et mentionne Laodicée, Hiérapolis, Aphrodisias et Colossos à Honaz[12]. Il est le premier à mentionner Dinar (*Dinglar*) comme lieu où le Méandre prend sa source, dans un lac se situant au couchant de la haute montagne près de Dinar, ce témoignage lui ayant été rapporté par les habitants de la région[13]. Pococke avait l'intention de se rendre à Dinar pour vérifier cela, mais il avoue ne pas avoir eu la commodité d'y aller faute de caravane et ne pas avoir osé y aller seul. La première tentative d'un voyageur pour se rendre à Dinar est donc une occasion manquée, et elle entraîne également une confusion, puisque Pococke remonte vers le nord dans la ville d'Işıklı (*Ishedeh*) et identifie le lieu à Apamée Kibôtos, décrivant le cours d'eau qui s'y trouve comme le Marsyas, citant les sources littéraires se rapportant à Apamée et à Kélainai, et décrivant les vestiges qu'il a pu observer[14]. Pococke confond ici Apamée avec Eumeneia, cité qui a été identifiée à Işıklı.

Le second voyageur à tenter de se rendre à Dinar est le voyageur anglais Richard Chandler, brillant helléniste, qui fut choisi en 1764 par la société des *Dilettanti* pour diriger une expédition dans le but "de recueillir des documents et de faire des observations sur l'ancien état de ces contrées, ainsi que sur les monuments de l'Antiquité qu'elles peuvent encore posséder"[15]. Il était accompagné pour cela d'un architecte et d'un peintre, et débarqua lui aussi à Smyrne. Le chapitre LXX porte les sous-titres alléchants suivants "De Colossae et du Lycus. Sources du Méandre et du Marsyas. D'Apamea-Cibotos. Cours du Méandre. Apamea sujette aux tremblements de terre. Passage de Xerxès en Lydie"[16]. C'est encore une fois une occasion manquée car dès le début du chapitre, Chandler indique la chose suivante : "Nous nous étions proposés de pousser notre voyage à l'est jusqu'aux sources du Méandre, mais un obstacle imprévu nous empêcha d'aller plus loin que Laodicée et

11. Vivien de Saint-Martin 1852, 70-71.
12. Pococke 1772, 152.
13. Pococke 1772, 153.
14. Pococke 1772, 153-155.
15. Vivien de Saint-Martin 1852, 84.
16. Chandler 1806, 130.

Hiérapolis. Je vais néanmoins tâcher de suppléer à cette lacune, en donnant une description de cette contrée, avec autant de clarté que pourra me le permettre le chaos dans lequel est enveloppée la géographie ancienne de ce pays"[17]. Chandler présente donc ensuite les sources littéraires relatives à Kélainai–Apamée Kibôtos[18]. Dans la suite de son texte, il évoque le voyage de Pococke et corrige son interprétation fautive en ce qui concerne Dinar et Işıklı[19]. Même s'il ne s'est pas rendu à Dinar, Richard Chandler est le premier voyageur à y avoir clairement identifié le site de Kélainai–Apamée Kibôtos.

Le capitaine Leake, auteur du *Journal of a Tour in Asia Minor*, publié à Londres en 1824, fit un voyage en Phrygie en 1800 en compagnie du Général Koehler, qui avait reçu un commandement dans l'armée turque d'Égypte afin d'intervenir contre les troupes françaises. Il était également accompagné d'un orientaliste, le Dr. Carlyle[20]. Les voyageurs traversèrent l'Anatolie par la ligne la plus directe et traversèrent la Phrygie où ils virent la "tombe de Midas". Arrivés au sud de l'Anatolie, ils apprirent qu'une convention venait d'être signée avec le général Belliard pour l'évacuation de l'Égypte, ce qui rendait leur voyage sans objet. Leake et Koehler rebroussèrent chemin pour rentrer vers Constantinople, tandis que Carlyle poursuivait sa route vers la Syrie. Leake tomba malade à Antalya et le Général Koehler continua seul son voyage par voie de terre. Le Général n'ayant pas publié la relation de son voyage, il en communiqua les notes à Leake, qui les a insérées dans son ouvrage. Le Général Koehler est passé non loin de Dinar, à Burdur et à Dombai[21], mais il fait encore partie de la liste des voyageurs qui ont évité la vallée de Dinar.

Même s'il insère les notes de voyages de Koehler dans son récit, Leake n'est pas allé non plus à Dinar. Dès sa préface, il se dit ignorant de la position exacte de points comme Celænæ[22], mais il inclut un passage sur Apamée dans son chapitre IV *Of the ancient places on the road from Adalia to Shughut, including remarks on the comparative geography of the adjacent country.* Il avoue d'emblée son ignorance en signalant que le site d'Apamée est toujours inexploré[23]. Il cite les travaux de Pococke, et identifie le site d'Apamée à *Dinglar*. Il corrige également Pococke en critiquant son manque de précision habituelle et en disant que les vestiges observés à *Ishekle* étaient ceux d'Eumeneia et non ceux d'Apamée[24]. Leake n'est pas très clair non plus lorsqu'il dit qu'Apamée n'était pas loin de *Dinglar*, mais il se veut plus précis que Pococke, tout en reconnaissant sa dette envers lui, en disant que quelques voyageurs récents (non nommés) étaient informés que dans un lieu appelé *Dinglar* ou *Dizla*, il y avait beaucoup de ve[illegible]

L'œuvre fondatrice du Révérend Arundell

Le Révérend Arundell était le chapelain du consulat britannique de Smyrne et souhaitait visiter les Sept Églises dont l'Apocal[illegible]

quitta la ville par le sud en direction de *Ketsiburlu* (Keçiborlu) et du lac de Burdur pour prendre la route d'Isparta[33].

Ce premier voyage d'avril 1826 est évoqué par Arundell dans son second ouvrage, *Discoveries in Asia Minor*, paru en 1834, où Arundell citait également les remarques de Leake[34]. À l'occasion de cette seconde publication, Arundell précisa qu'il avait fait un second voyage à Dinar au mois de septembre 1826, afin d'être convaincu qu'il avait bien affaire aux ruines d'Apamée. Lors de ce voyage, Arundell arriva à Dinar par le nord-ouest, en provenance d'Işıklı. Il fit des remarques sur l'hydrographie de Dinar et il raconta qu'il avait rencontré un homme qui lui avait parlé d'un gros bâtiment au sommet de la montagne derrière Dinar. Arundell, souhaitant voir la chose, l'accompagna une demi-heure, mais rebroussa chemin après avoir appris qu'il lui faudrait une autre heure pour arriver au sommet. Lors de ce voyage, il se contenta de copier des inscriptions, mais n'en trouva aucune avec le nom de la ville[35]. Il quitta par la suite Dinar par le sud, traversa un pont et une rivière, prit la direction du village de Sheik Arab et atteignit la plaine de Dombai[36].

C'est lors d'un troisième passage à Dinar, le 4 novembre 1833, qu'Arundell gravit enfin la colline en vue de trouver un château à son sommet, et il fut très surpris de découvrir les vestiges d'une ancienne église chrétienne. Il identifia le site à l'acropole de Celænæ et vit dans la colline du théâtre le lieu de l'acropole de la ville d'Apamée. Sur la colline de l'église, Arundell vit de nombreuses inscriptions funéraires effacées par le temps et des tombes creusées dans le rocher[37], et en retournant au village il trouva un fragment de colonne de marbre avec une inscription en latin[38] mentionnant le nom d'Apamée :

QVI : APAMEAE
NEGOTIANTUR
H. C.

Au chapitre suivant, Arundell décrivit l'église et en donna les mesures[39].

Le travail d'Arundell fut donc capital pour l'identification de Dinar comme site de Kélainai–Apamée Kibôtos. Il s'agit du premier voyageur à être venu à Dinar et à avoir décrit les vestiges apparents. Au fil de ses venues, il constitue un embryon de corpus des inscriptions d'Apamée et pose un problème de géographie historique à savoir l'identification des cours d'eau de Dinar avec le Marsyas et le Méandre, et la localisation des acropoles respectives de Kélainai et d'Apamée. Sa description sert désormais de référence aux autres voyageurs. Ainsi Charles Texier se rend en Phrygie en 1834, mais pas à Dinar et insère néanmoins la traduction du passage d'Arundell correspondant à la description de Dinar dans son ouvrage *Asie Mineure. Description géographique, historique et archéologique des provinces et des villes de la Chersonèse d'Asie*, paru en 1862[40].

Le voyageur anglais William J. Hamilton, secrétaire de la *Geological Society*, fit un voyage d'exploration au Levant en 1836, dont les résultats furent consignés dans ses *Researches in Asia Minor and Armenia*, publiées à Londres en 1842. Il arrivait d'Isparta et de Burdur par le sud-est, en passant par Keçiborlu. Le 5 octobre 1836, il était à Dinar (*Deenair*) et fit le tour de la ville. Partant du principe que les antiquités et les inscriptions de Dinar avaient été pleinement décrites par Arundell lors de ses deux visites, il passa son temps à copier les inscriptions, à explorer le site du théâtre et les autres

33. Arundell 1828, 114-118.
34. Arundell 1834, 172-184.
35. Arundell 1834, 184-185.
36. Arundell 1834, 185-188.
37. Arundell 1834, 190-191.
38. Arundell 1834, 192.
39. Arundell 1834, 217-218.
40. Texier 1862, 447.

bâtiments[41], *mais il n'en donna aucune description. Il se concentra en fait sur les cours d'eau et sur la géologie de Dinar. Il repartit de Dinar par le sud-ouest, en direction de l'Acıgöl, de Çardak et de* Kaklık[42].

Les voyageurs ont donc exprimé leur dette envers Arundell, premier à avoir vu les ruines de Dinar et à les avoir décrites. Son travail est néanmoins dépourvu de carte, de croquis ou de gravures. Cette absence a été réparée dans les monographies spécialement consacrées à Kélainai–Apamée Kibôtos qui ont été écrites dans le dernier quart du XIX^e^ s.

Les monographies de la fin du XIX^e^ s. sur Kélainai–Apamée Kibôtos et le problème des cours d'eau à Dinar

Nous classons dans la catégorie des voyageurs les universitaires du dernier quart du XIX^e^ s. qui se sont rendus à Dinar dans un but scientifique et qui ont produit des documents sur le site (cartes et plans). Il est à remarquer que ce qui intéresse ces voyageurs, c'est surtout l'identification des cours d'eau antiques (le Marsyas, le Méandre et ses affluents) avec les cours d'eau de Dinar, cette identification permettant ensuite de positionner Apamée et Kélainai et de proposer des hypothèses pour les emplacements des acropoles et des palais de Darius et de Cyrus le Jeune. Il est dommage que le débat sur les cours d'eau occupe la majorité des pages de ces monographies et que la description des vestiges à Dinar soit réduite à la portion congrue.

La première monographie sur Kélainai–Apamée Kibôtos a été publiée en 1875 par Gustav Hirschfeld, futur directeur des fouilles d'Olympie, après un voyage à Dinar effectué en 1874 en qualité de stipendiaire de l'Institut Archéologique Allemand. Cette monographie s'intitule sobrement *Kelainai–Apameia Kibotos*. Son travail se compose de vingt-six pages et d'une carte du site avec l'orographie, l'hydrographie, les noms turcs des lieux et leur identification avec les noms grecs antiques (fig. 2). Hirschfeld localise les vestiges du théâtre sur son plan, ainsi que les ruines, les tombes et les colonnes au moyen de lettres.

Le travail d'Hirschfeld témoigne d'une parfaite connaissance des voyageurs qui l'ont précédé et des sources littéraires. Il commente son plan et justifie ses identifications par le recours aux sources littéraires[43] et son jugement sur la richesse des vestiges antiques à Dinar est sans appel : "Les œuvres d'art antiques qui se trouvent sur le sol à Dinar ne sont, compte tenu particulièrement de la signification de la ville, ni nombreuses, ni remarquables"[44]. Il signale qu'à gauche du bras du Méandre se trouvent peut-être les fondations d'un pont. Il pense qu'il faudrait éventuellement faire des recherches ultérieures sur la colline d'*Itschlerdja*, car c'est sur sa face ouest que se trouve le théâtre encore visible. Hirschfeld a vu près du théâtre, apparemment en place, deux tambours de colonnes non cannelées en calcaire local (S), qu'il pense issus d'un temple dont l'orientation était O 13° S[45]. Hirschfeld connait l'existence d'un stade par une inscription, mais n'a trouvé nulle part son emplacement dans la ville[46]. Il mentionne les murs de fondation d'une très vieille église de forme carrée sur la colline de Kélainai ; une paire de colonnes tardives entre les bras du Méandre, et, à côté une paire d'inscriptions honorifiques, ce qui lui permet de dire que la ville antique, du moins à une époque tardive, s'étendait jusque là. Un peu plus haut, dans un jardin, il a constaté l'existence d'un

41. Hamilton 1842, 498.
42. Hamilton 1842, 502-505.
43. Hirschfeld 1875, 20-21.
44. Hirschfeld 1875, 23.
45. Hirschfeld 1875, 23-24.
46. Hirschfeld 1875, 24.

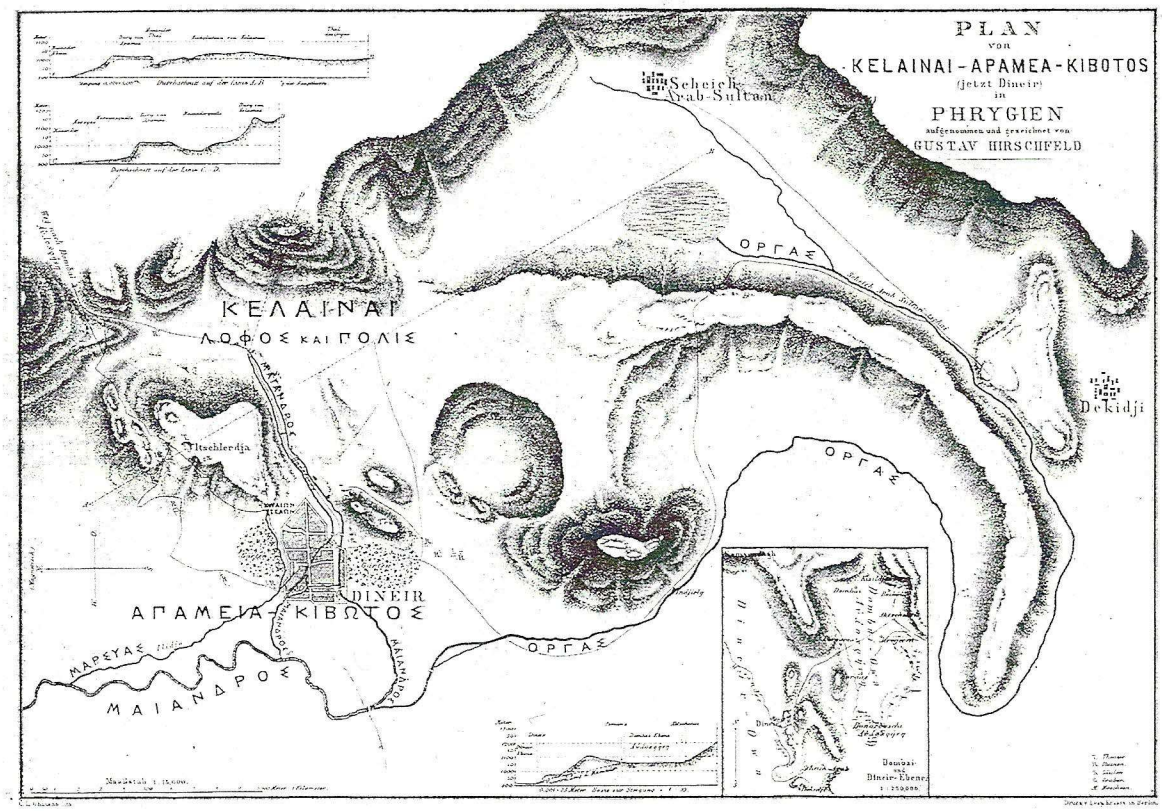


Fig. 2. Plan de Kélainai–Apamée Kibôtos (Hirschfeld 1875).

mur rafistolé, et vers le sud les vestiges d'un monument funéraire, à côté de grottes. Dans cette zone, Hirschfeld a trouvé des inscriptions, ainsi que dans les murs des jardins se trouvant au sud[47].

La description des vestiges par Hirschfeld est assez sommaire, mais son plan, avec la localisation des ruines, des colonnes et des tombes dans la topographie de Dinar est d'une aide précieuse pour quiconque souhaite faire la prospection archéologique de Dinar.

Les Britanniques W. M. Ramsay (professeur d'archéologie classique à Oxford) et D.G. Hogarth sont passés à Dinar, respectivement en 1881 et 1882 pour le premier, et en 1887 pour les deux. Dans ses *Notes upon a Visit to Celaenae – Apamea*, publiées dans le *Journal of Hellenic Studies* de 1888, D. G. Hogarth critique et corrige le plan d'Hirschfeld, en ce qui concerne l'identification des cours d'eau : pour lui, le Marsyas de Xénophon devait être ce que Hirschfeld avait identifié comme le Méandre. Il ne pense pas que l'acropole de Kélainai était sur la colline de l'église, mais sur une colline conique, à un demi-mile au-dessus de la vallée[48]. Hogarth ne dépeint malheureusement aucun vestige. Dans sa somme *The Historical Geography of Asia Minor*, publiée en 1890, W. M. Ramsay consacre une notice de deux pages à Apamée[49], et mentionne le débat hydrologique entre Hirschfeld et Hogarth. Il mentionne également les *Bogennischen* que Hirschfeld avait identifiées comme les fontaines Klaion et Gelon et qui sont d'après lui simplement des arches qui supportaient la route romaine. Hogarth et Ramsay n'ont donné aucun document sur les points soulevés.

Georg Weber a publié en 1892 à Besançon un ouvrage intitulé *Dinar (Gueikler) – Celènes – Apamée Cibotos*. Il s'agit d'un ouvrage de 47 pages pourvu d'un plan de l'église byzantine de Dinar (fig. 3), d'une carte de la plaine de Dinar et de Dombai (fig. 4), d'un plan de "Célènes – Apamée Kibotos" (fig. 5) et d'un corpus d'inscriptions de Dinar.

47. Hirschfeld 1875, 24.
48. Hogarth 1888, 349.
49. Ramsay 1890, 403-404.

Weber est un voyageur consciencieux puisqu'il s'est rendu à deux reprises à Dinar, afin d'être aussi complet que possible, "car à Dinar surtout, se vérifie la remarque bien connue qu'il faut avoir vu de ses yeux le pays dont on se propose d'écrire l'histoire"[50]. Il consacre une bonne partie de son propos à faire l'historiographie de la question, à discuter les sources littéraires et à justifier ses identifications des cours d'eau à Dinar par rapport à celles de Hirschfeld. Weber signale l'existence d'un pont en partie antique de huit mètres de long, avec des voûtes petites et nombreuses en direction des sources du *Sheik Arab Su*. Il indique aussi que le pont sur le Méandre, qui traverse la route au milieu de la plaine en direction de la gare est lui aussi antique, formé d'une seule voûte en plein cintre, de six mètres d'ouverture et d'un bel appareil hellénistique[51]. En évoquant l'*Ilidja*, Weber permet de localiser les voûtes évoquées par Hirschfeld et Ramsay comme étant les sources qui se trouvent à côté[52].

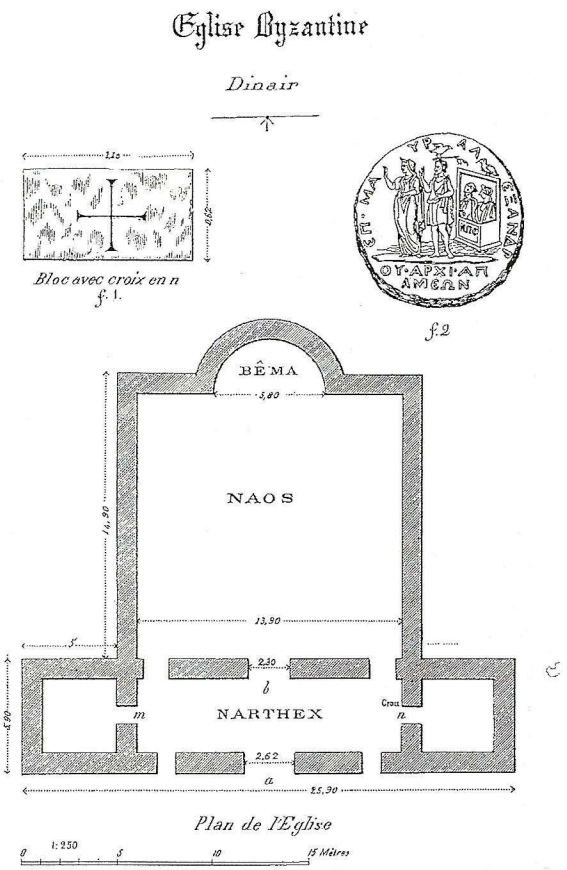


Fig. 3. Plan de l'église byzantine de Dinar (Weber 1892).

Les conclusions de Weber en ce qui concerne les vestiges antiques de Dinar[53] semblent une paraphrase des remarques d'Hirschfeld : "Les antiquités, au-dessus du sol, à Célènes – Apamée, vu l'importance de la ville, ne sont ni nombreuses ni considérables. Le sol fécond attire toujours la population qui a exploité les matériaux, tant qu'ils n'étaient pas recouverts d'une couche de terre trop épaisse, par suite des nombreuses inondations survenues à travers les âges".

Weber fait néanmoins un bref catalogue des vestiges antiques visibles à Dinar[54] : les fondations le long du Marsyas, qui appartenaient probablement, d'après Weber, à d'anciens ponts, dont le nombre devait être considérable, quelques uns d'entre eux étant encore intéressants par leurs matériaux antiques. Sur la colline d'*Ichlerja*, Weber a vu, comme Hirschfeld, le théâtre et les deux tambours de colonnes sans cannelure. Au pied de la colline, à l'entrée du village, il a vu des fondations de murs très étendues et la route passant sur deux niches voûtées antiques d'un bel appareil. A moitié chemin du vallon du Marsyas, il a distingué au-dessus du canal à droite en montant, une grotte qui a servi de chapelle, et dont le fond est encore arrondi et en forme de voûte (tout cela est localisé sur la carte). Près des sources du *Souyoun Bashi*, il a identifié une chambre sépulcrale taillée dans le roc là où

50. Weber 1892, 8.
51. Weber 1892, 28.
52. Weber 1892, 29.
53. Weber 1892, 32.
54. Weber 1892, 33.

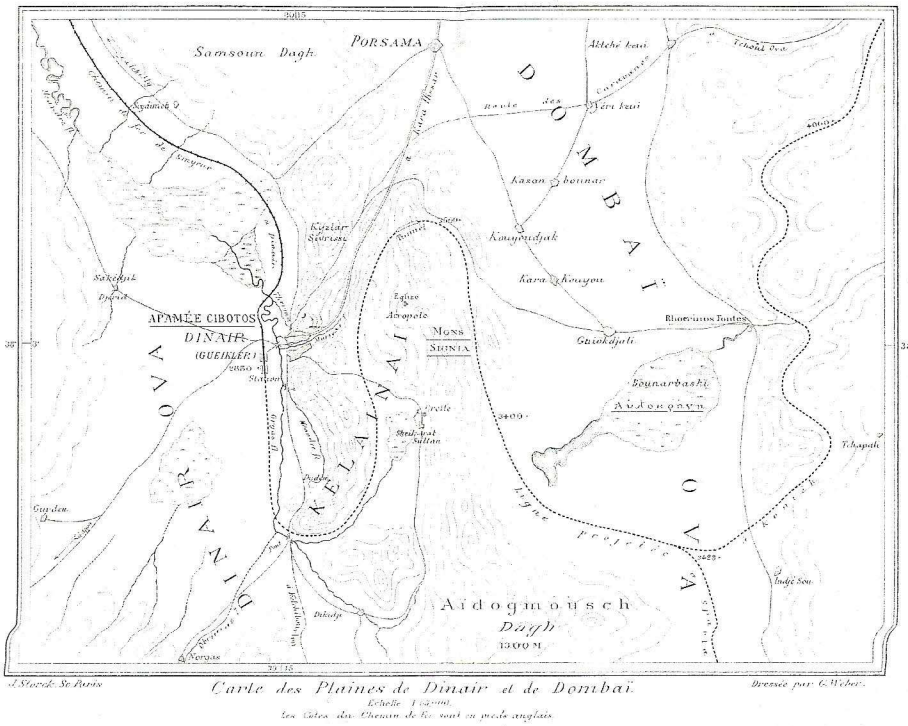


Fig. 4. Carte des plaines de Dinar et de Dombai (Weber 1892).

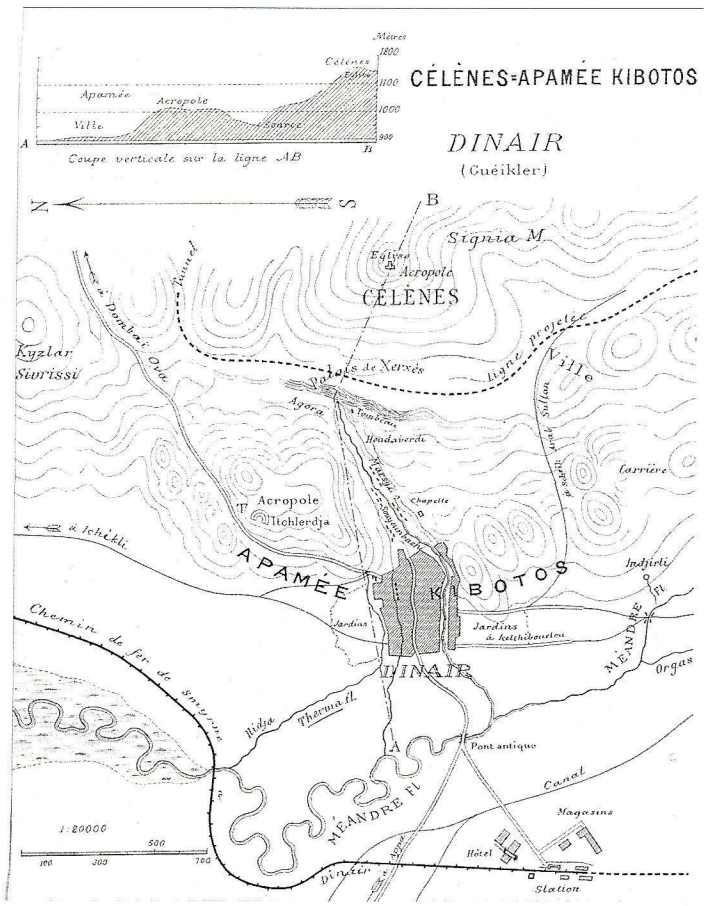


Fig. 5. Plan de Dinar (Weber 1892).

Arundell avait vu une grotte d'où serait autrefois sortie la rivière. Enfin, sur les collines du sud, Weber signale avoir vu beaucoup de blocs de marbre, avec des inscriptions encadrées, de basse époque et qui faisaient partie de hérôons plus ou moins monumentaux. Weber indique que ces blocs se rencontrent aussi dans les murs des jardins, au sud, et que les fouilles d'un jardin ont permis de trouver une grosse quantité d'objets de marbre : des tambours de colonnes, des stèles, des architraves, des inscriptions, etc. Weber conclut sa description en disant qu'il est impossible de faire un pas dans l'intérieur du village sans rencontrer des marbres antiques, tronçons de colonnes, architraves, pierres tombales encastrées, pour la plupart dans les murs des maisons. Il décrit ensuite avec beaucoup de précision les vestiges de l'église byzantine[55]. Les plans de Weber sont les plus précis que nous ayons et conjugués avec le plan de Hirschfeld, ils constituent une bonne base pour la prospection archéologique de la ville de Dinar.

La dernière monographie qui concerne Kélainai–Apamée Kibôtos est un copieux chapitre de l'ouvrage *The Cities and Bishoprics of Phrygia* de W.M. Ramsay, publié en 1897 : quatre-vingts huit pages lui sont consacrées[56] et une carte de la région de Dinar est donnée

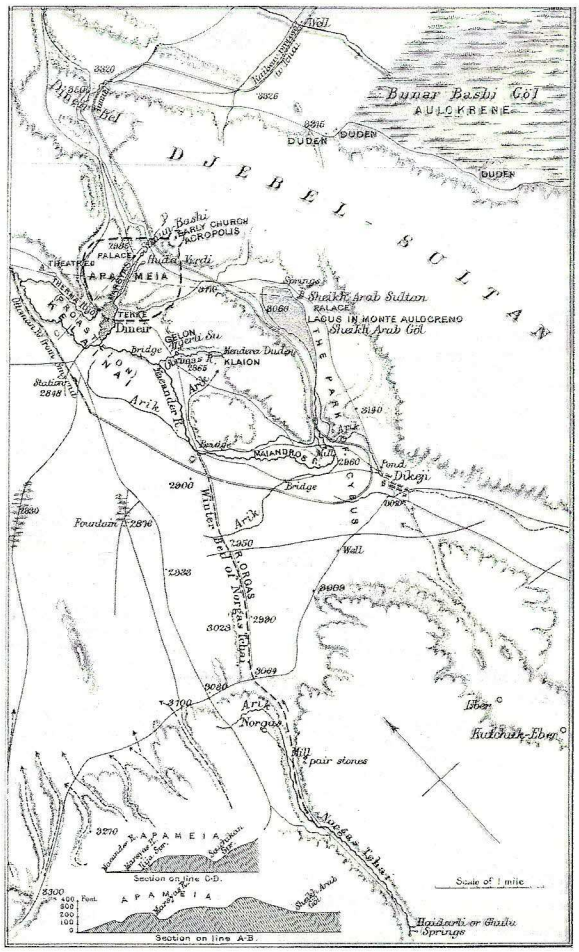


Fig. 6. Plan de la région de Dinar (Ramsay 1897).

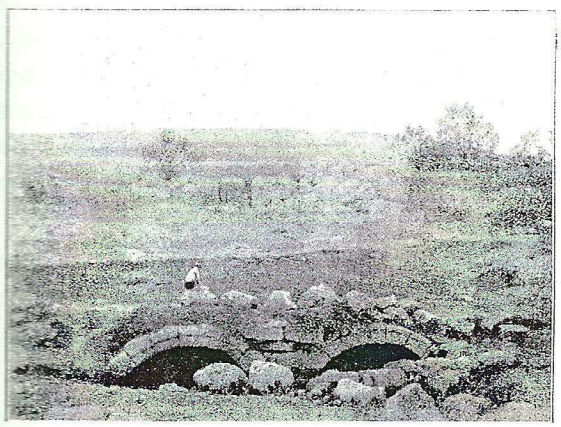


Fig. 7. Arches d'époque romaine (Ramsay 1897).

(fig. 6). Le travail de Ramsay est très complet, et comporte des appendices avec un catalogue des sources littéraires concernant Apamée et Kélainai et un catalogue des inscriptions, mais l'auteur est plus intéressé par l'identification des cours d'eau à Dinar que par la description des vestiges apparents. Il a néanmoins le mérite de donner une photographie des deux arches de maçonnerie romaine (fig. 7), qui avaient été évoquées par Hirschfeld et par Weber[57]. Ramsay évoque le théâtre de Dinar[58] et des monuments funéraires[59], qui ne sont pas localisés, l'auteur ne s'intéressant qu'aux inscriptions.

55. Weber 1892, 34-37.
56. Ramsay 1897, 396-483.
57. Ramsay 1897, 403.
58. Ramsay 1897, 431.
59. Ramsay 1897, 434.

Enfin, le paragraphe sur le territoire d'Apamée, que Ramsay est le seul de tous les voyageurs à avoir rédigé, laissait présager des descriptions de monuments antiques en dehors de la ville de Dinar, mais l'exploration de *Bei-Keui*, de Porsama, de Dombai et de *Yerik-Euren* n'ont montré la trace d'aucun ancien vestige[60].

Conclusion

Pour qui veut utiliser les récits de voyageurs en vue d'une prospection de la moderne Dinar, la lecture des pages d'Arundell est un préalable. Les plans et leur commentaire dans les écrits de Hirschfeld et de Weber sont aussi des outils particulièrement utiles pour se guider dans les vieux quartiers de Dinar, qui correspondent aux lieux où des vestiges antiques ont été signalés et repérés lors d'une première prospection urbaine en juillet 2008[61].

Cette vision de la Dinar du XIX^e^ s. doit permettre de se reconnaître dans une ville qui a beaucoup changé avec l'arrivé du chemin de fer à la fin du XIX^e^ s. : Vital Cuinet précise en effet que Dinar est la tête de la ligne du chemin de fer Smyrne-Aydın[62] et l'on voit apparaître l'emplacement de la gare et du tracé de la ligne sur le plan de Weber en 1892. La ligne de chemin de fer "Smyrne-Aïdin", sous contrôle britannique, avait été la première ligne de chemin de fer en Anatolie[63] (les premiers rails avaient été posés en 1856) et Dinar en constituait l'une des extrémités[64]. L'arrivée de la ligne à Dinar peut être datée de la fin du XIX^e^ s. En effet, dans sa *Nouvelle Géographie Universelle*, publiée en 1884, Élisée Reclus signale que Dinar doit prochainement devenir le terminus du chemin de fer de Smyrne[65] et en 1892, lors de la publication de Weber, la ligne de chemin de fer apparaît sur le plan de la ville. Nous pouvons proposer comme date d'arrivée à Dinar 1890 ou 1891, puisque c'est en 1891 que la "société d'Aïdin" avait sollicité la concession d'un prolongement allant de Dinar à Konya[66].

L'arrivée de la ligne de chemin de fer à Dinar a dû entraîner un accroissement démographique du lieu, qui est passé du statut de village à celui de ville : lors de son premier voyage à Dinar en 1826, le Révérend Arundell signalait qu'il y avait à Dinar une centaine de maisons et une seule mosquée, ce qui lui semblait néanmoins sous-estimé[67], alors qu'à la fin du siècle, le nahié de *Ghéïkler* (autre nom de Dinar) est composé de cinquante-deux villages, avec une population totale de 14 959 habitants. Grâce aux plans de Hirschfeld et de Weber, nous pouvons constater que la ville de Dinar à la fin du XIX^e^ s. correspondait aux quartiers centraux de la ville de Dinar du début du XXI^e^ s., à savoir les quartiers de Camikebir, Adliye, Emniyet, et une partie des quartiers de Atmış Evler, Pınarbaşı, et Toptepe[68]. Sur le plan de Weber apparaît une rue qui mène au quartier de la gare (aujourd'hui la *Yeniyollu Caddesi*, "rue du nouveau chemin"), qui fait figure de "percée haussmannienne" dans le tracé urbain de l'actuelle Dinar. Les zones de jardin au nord et au sud de la ville de Dinar du XIX^e^ s. sont aujourd'hui urbanisées et doivent être prises en compte dans une réflexion sur l'extension urbaine d'Apamée aux époques hellénistique et romaine.

En dehors de l'arrivée du chemin de fer autour de 1890, un autre élément a pu sérieusement modifier l'aspect de Dinar depuis le passage des derniers voyageurs : il s'agit du creusement de la route de Dinar à Afyonkarahisar dans la vallée du Marsyas, qui n'existait pas à l'aube du XX^e^ s.

60. Ramsay 1897, 449.
61. Voir contribution de Frédéric Maffre dans le présent volume.
62. Cuinet [1894] 2001, 191.
63. Kâhya 1988, 212.
64. Nettancourt-Vaubecourt 1908, 37-40.
65. Reclus 1884, 632.
66. Chéradame 1903, 49.
67. Arundell 1828, 111.
68. Cf. la contribution de Fr. Maffre dans le présent volume.

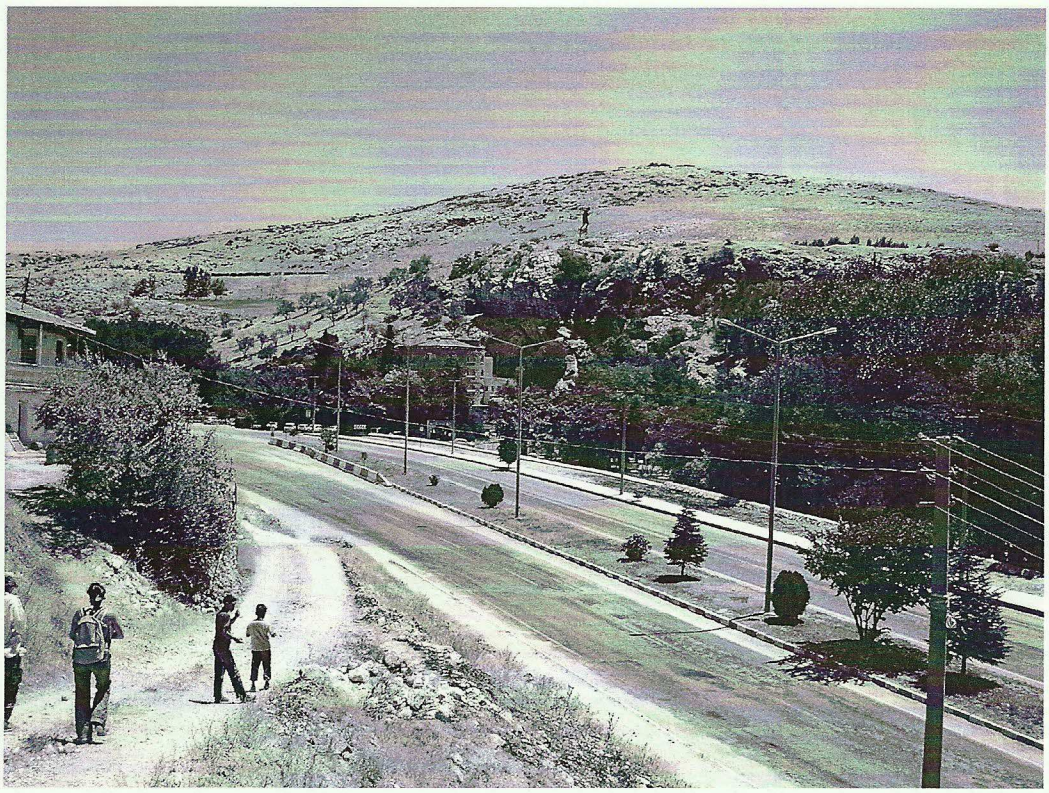


Fig. 8. Route Afyonkarahisar – Dinar, prise depuis la colline d'Üçlerce (cl. Cl. Barat).

Fig. 9. Route Afyonkarahisar – Dinar, en direction de Dinar (cl. Cl. Barat).

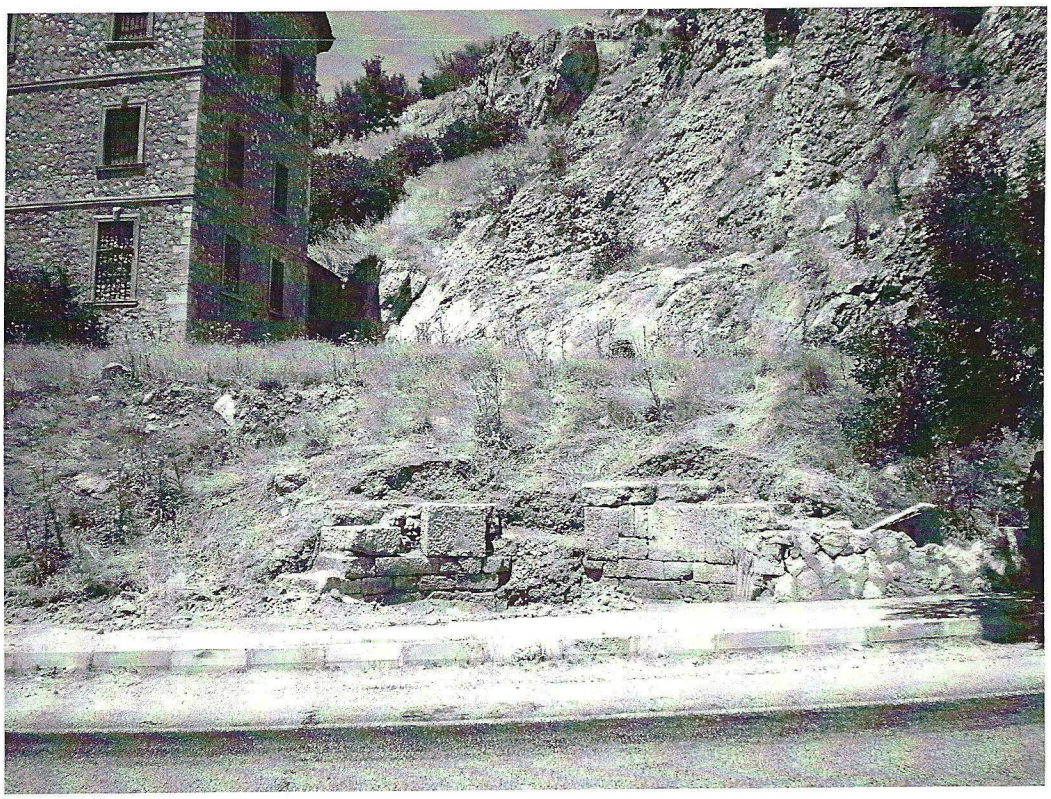


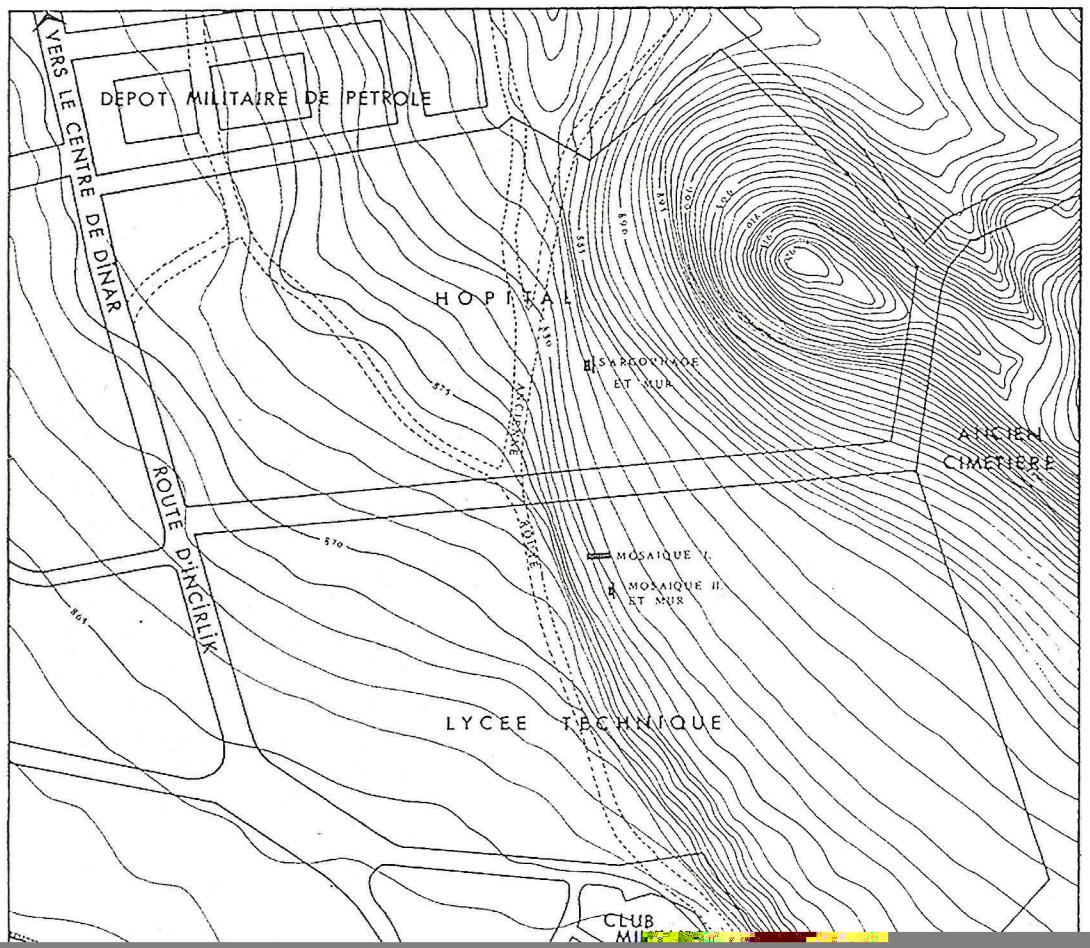
Fig. 10. Exèdre le long de la *Suçıkan Caddesi* (cl. Cl. Barat).

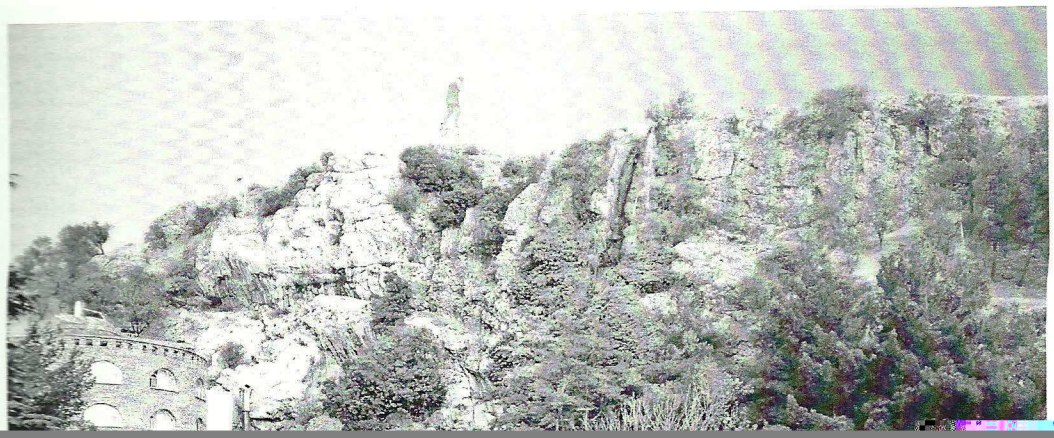
L'élargissement de cette route en 1986 (fig. 8-9) a peut-être fait disparaître une partie des vestiges de la muraille qui se trouvaient sur la colline d'Üçlerce, ou au contraire permis le dégagement des vestiges de l'exèdre aujourd'hui visibles sur le bord de la dite route (*Suçıkan Caddesi*) (fig. 10).

Des fouilles de sauvetage avaient été menées en 1977 et en 1979 par une équipe du musée d'Afyon à la suite de la découverte d'un sarcophage en marbre blanc d'époque impériale dans une excavation exécutée pour les fondations de l'hôpital de Dinar[69]. À côté de ce sarcophage un mur de soutènement de 3,96 m de longueur a été découvert. Un autre sarcophage de Dokimeion fut découvert au même endroit mais immédiatement brisé et pillé par les ouvriers du chantier. Dans la même excavation avaient été découvertes des tombes simples en tuiles, de la basse époque romaine, vides de tout matériel. En 1979, au sud du site de l'hôpital, l'État fit procéder à une excavation pour la construction d'une école, et à cet endroit, deux mosaïques à décor géométrique polychrome ont été découvertes (8 x 2,85 et 3,80 x 1, 10), et tout au long de la dernière mosaïque s'étendait un mur en pierres brutes de 4 m de long. Au même endroit ont été trouvées des épitaphes funéraires.

La publication de ces fouilles de sauvetage par Ahmet Topbaş, directeur du musée d'Afyon à l'époque, donnait un plan de localisation des découvertes (fig. 11) dans le quartier et ses remarques confirment celles de Weber pour les quartiers sud de Dinar.

Il nous faut terminer cette première approche du site de Dinar en signalant la fascination dont il


VERS LE CENTRE DE DINAR
DEPOT MILITAIRE DE PETROLE
HOPITAL
SARCOPHAGE ET MUR
ANCIEN CIMETIERE
ROUTE D'INCIRLIK
MOSAIQUE I
MOSAIQUE II ET MUR
LYCEE TECHNIQUE
CLUB



Bibliographie

Arundell, F. V. J. (1828) : *A Visit to the Seven Churches of Asia*, Londres.
Arundell, F. V. J. (1834) : *Discoveries in Asia Minor*, Londres.
Barat, C. (2005) : "Voyageurs et perception des vestiges archéologiques à Sinope au temps de la représentation diplomatique française, sous le Consulat et l'Empire", *Anabases*, 2, 163-175.
Boucher de la Richarderie, G. (1808) : *Bibliothèque universelle des voyages*, Paris - Strasbourg.
Bresson, A. (1991) : *Recueil des inscriptions de la Pérée rhodienne (Pérée intégrée)*, Besançon.
Chandler, R. (1806) : *Voyage dans l'Asie Mineure et en Grèce fait aux dépens de la société des Dilettanti dans les années 1764, 1765 et 1766*, Paris (traduction de *Travels in Greece on an Account of a Tour Made at the Expence of the Society of Dilettanti*, Oxford, 1776).
Chéradame, A. (1903) : *La question d'Orient. La Macédoine. Le chemin de fer de Bagdad*, Paris.
Cuinet, V. [1894] 2001 : *La Turquie d'Asie. Géographie administrative, statistique, descriptive et raisonnée de chaque province de l'Asie Mineure*, Tome IV, *Vilayet de Brousse*, [Paris] Istanbul.
Debord, P. et E. Varinlioğlu, éd. (2001) : *Les hautes terres de Carie*, Bordeaux.
Defrémery, C. et B. R. Sanguinetti (1969) : *Voyages d'Ibn Battûta*, vol. 1-4, Paris.
Descat, R. (2001) : "Les voyageurs dans les hautes terres de Carie", in : Debord & Varinlioğlu 2001, 21-22.
Fiedler, G. (2003) : *Le monde phrygien du X^e s. au IV^e s. avant notre ère : Culture matérielle, territoires et structures sociales*, Thèse de doctorat inédite, Aix - Marseille.
Hamilton, W. J. (1842) : *Researches in Asia Minor, Pontus and Armenia with Some Account of their Antiquities and Geology*, Londres.